

Ils tenaient le pays au sud avec les bonnes villes d'Imil (actuellement Tehougoutchak), d'Ili, « l'illustre », jusqu'aux villes anciennes de *Bich-Balik*, « les cinq bourgs », et d'*Almalik*, « la Pommeraie », près desquelles sont les villes modernes d'Oouroumtsi et de Kouldja. Ils étaient les puissants voisins des Oigour de la Pentapole et de l'Hexapole, alors vassaux du grand empire que les Kara-Khitaï, dépossédés en Chine, avaient fondé jusqu'aux Marches de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Transoxiane; par les steppes du nord, ils touchaient d'un côté aux Kirghiz, aux tribus rompues, à la confédération désespérée et exaspérée des ennemis de Témoudjine, des Mergued, des Djouïrat, et des autres; du côté de l'est, ils confinaient aux Marches de Turkestan, aux lieux saints nationaux des Turcs musulmans, à la puissante nation des Kankli, dont le roi, le sultan Ala Ed-Dine Mehemed Kharezmi Chah *Tékèche*, « le Batailleur », régnait sur la Transoxiane, sur le Kharezmi, sur la Perse et sur l'Irak, jusqu'aux confins de Géorgie, d'Arménie, de Rome et du khalifat de Bagdad, donnant fiefs et gouvernements à ses barons kankli et à ceux des Kalatch, que les Byzantins du vi^e siècle tenaient pour les plus nobles entre les Turcs. Almalik même, et le pays alentour, était aux mains des Turcs Karluk, et de leur roi Ozar¹; il y avait là beaucoup de chrétiens, un évêque métropolitain nestorien; au xiv^e siècle, les Mongols y donnèrent même l'investiture à un évêque missionnaire latin.

Le fils du Tayang — il s'appelait *Guchlug* ou *Koutchouloug*, « le Fortuné » — avait d'abord accueilli Tokta Begui et ses bandes, après la défaite des Mergued; quand les Kéraït succombèrent à leur tour, Djamouka, d'abord réfugié chez eux, rejoignit Tokta Begui chez les Naïmane. Guchlug le reçut, comme naguère l'avait reçu Sengoun, et aussitôt « le Subtil »

1. Ozar n'était roi que d'une fraction des Karluk; une autre, plus au sud, avait pour seigneur un certain Arslan Khan, « sire Lion ».

intrigua. L'un des résultats de ses intrigues fut que le Tayang eut la naïveté d'envoyer un agent auprès d'*Alakouch Tékine*, « le prince Tueur », chef des Ongout, pour lui proposer une alliance contre les Mongols; il ne savait pas qu'Alakouch était devenu, lui et ses gens, l'homme de Témoudjine; « le Tueur » n'eut rien de plus pressé que de tout raconter à son protecteur et ami. Les Mongols étaient au courant du complot avant que Guchlug, Djamouka et Tokta Begui n'eussent achevé d'ourdir leur trame. Dès cette époque, Ozar d'Almalik entra en relations avec eux, et si en 1208, au début de la guerre de Chine, Témoudjine avait des « Mages persans », c'est-à-dire des Turcs de Turkestan et de Transoxiane à son service, on peut supposer qu'il ne les connaissait pas de la veille. Le Bordjiguène, dûment averti, fit le mort et rassembla ses troupes rapidement, en silence; ses généraux conseillaient de différer; on n'avait pas la remonte nécessaire; les chevaux n'étaient pas entraînés, « trop maigres »¹; l'Ot djiguine de son père, son oncle Daritaï offrit les siens, livra volontairement ses haras à son neveu. Le Tayang n'avait pas encore concentré ses troupes avec celles de ses confédérés, Mergued, Oïrad et Djouïrat, que déjà Témoudjine était en route. Djébé commandait l'avant-garde, avec Souboutaï² en sous-ordre. Le général de l'avant-garde avait environ vingt-cinq ans, et son second, tout juste dix-sept. Ce jeune homme et ce gamin étaient le génie même de la guerre; avec son infallible coup d'œil, Témoudjine les avait discernés de suite, et mis en avant des anciens capitaines, de Moukhoul, surnommé le Sage, de Djelmé, de Kilukène le Hardi, de son cher Bogordji, de

1. Abou'lghazi, p. 82.

2. Souboutaï était des environs d'Ourga, sur la Toula, où il mourut en 1246, à l'âge de soixante ans, d'après la biographie chinoise des grands hommes de l'époque mongole (Yuan-Chao-Pi-Shi). Voir Bretschneider, p. 94.

son héroïque frère Djoudji le Tigre, les vieux, qui avaient trente et quarante ans. Les vieilles bandes mongoles de 1203 étaient commandées par des jeunes gens; les hommes avaient l'expérience, et les chefs, la confiance en eux-mêmes, la foi à la fortune du drapeau.

Dans le récit très clair où Abou'lghazi résume les anciennes chroniques turques et persanes, on voit que les reconnaissances dirigées par Djébé firent des prisonniers, dépistèrent la marche de l'armée confédérée, dont les chefs se flattaient de surprendre Témoudjine. Les Naïmane arrivaient par les montagnes; en descendant des hauteurs, ils trouvèrent les Mongols en bataille, appuyés à un petit cours d'eau qu'Abou'lghazi appelle *Altai-Sou*, « la rivière d'Altai ». Jean de Plan Carpin, qui passa de ce côté quarante-deux ans après, raconte qu'il vit « *quandam vallem strictam inter duos montes* » et que dans cette vallée fut livrée la bataille, « *commissum est prælium in quo Naïmani Karakitai a Mongolis sunt devicti* »¹. En confrontant avec le voyageur chinois *Ch'ang-Te*, les deux montagnes seraient à quatre jours de marche à l'est des *Boro Tala*, « les prés verts »², soit, comme extrêmes limites vers le nord-ouest et le sud-est, entre les villes actuelles de Tchougoutchak et d'Ouroumtsi. La bataille dura du matin jusqu'à la nuit. Le Tayang fut mortellement blessé, son armée, rompue et défaite. Quand les Naïmane virent leur vieux roi tombé, ils l'emportèrent en haut de la montagne par où ils étaient venus, lui demandèrent ses

1. Plan Carpin, p. 648. Mais il se peut très bien que Plan Carpin parle de l'affaire où Djébé défait Guchlug en 1217, affaire dont le terrain se trouverait sur le vrai Tala, beaucoup plus à l'ouest, sur un affluent du Tchou, près de Belasaghoun (Balgassoun).

2. « *Boro Tala*, à 300 lis (30 lieues) au nord-est d'Ili. Ce pays est entouré de montagnes et de rivières. L'eau des sources est douce, et la terre est fertile. Sa situation est des plus avantageuses. » (Description de la province d'Ili, extraite du *Thai-i-Thsing-i-Tong-tchi*, par Saint-Julien : Journal asiatique, IV^e série, t. VIII, p. 393.) *Boro*, qui signifie « gris » en mongol, signifie « vert » en *dzoungar*, c'est-à-dire en turc du Pé-Lou.

ordres : « mais il ne sonnait mot. » Un instant, ces braves se consultèrent : fallait-il fuir? « De notre Sire, de notre bonne gent nous séparer, en terre étrangère nous en aller honnis — mieux vaut mourir. » Ils descendirent de la montagne, retournèrent au combat. « A cinq et six fois, le Tchinghiz Khan leur dit : De vos sang et biens, je vous fais grâce; en gentils compagnons, ce que vous deviez à votre seigneur, vous l'avez acquitté; or çà, les arcs bas, et venez¹. » Mais ils ne voulurent rien entendre et se firent tous tuer. Guchlug se tira d'affaire sans une égratignure, s'en alla d'abord chez un sien oncle qui n'avait pas bougé, puis, comme les Naïmane se soumettaient, prenaient parti en masse pour Témoudjine, il lui quitta la place, s'en fut chez les Oïgour, et de là, chez leur suzerain, le grand seigneur des Kara-Khitai, le puissant Gour Khan, qui l'accueillit, et lui donna sa fille en mariage. Guchlug était chrétien; la princesse, bouddhiste fanatique, le fit abjurer et le convertit à sa foi. Les deux indomptables, Tokta Begui et Djamouka, s'enfuirent au nord-ouest, parmi les Kirghiz; mais cette fois, Témoudjine, libre de ses mouvements, s'acharna, les suivit à la piste, les fit traquer de tous côtés, sans leur laisser le temps de prendre terre. « N'oubliez jamais que l'âme d'une action est qu'elle soit menée jusqu'au bout »², disait le Tchinghiz Khan, à ses enfants, sur son lit de mort. Dès qu'il le put, il suivit cette impériale maxime. Une partie des Mergued se soumit volontairement; il suffit de réorganiser leurs compagnies de cinquante hommes par compagnies de cent à la mongole, pour les encadrer dans l'armée. En moins de six mois, il ne restait plus rien de la confédération; les uns s'étaient ralliés, les autres avaient péri, les armes à la main, le reste était cosaque dans la steppe, au nord-ouest, ou avait trouvé service et emploi chez le Gour

1. Abou'lghazi, 82-83.

2. Sanang Setzène, p. 105.

Khan de Karakhitai, auprès duquel Tokta Begui alla rejoindre son ancien allié Guchlug; seul Djamouka s'obstina, tint la campagne et se fit prendre. La légende mongole ne dit rien de sa mort, ce qui se comprend aisément, puisqu'il était un Niroun, un parent des Bordjiguène. La chronique musulmane raconte qu'il fut amené devant son redoutable cousin; il n'y avait pas de quartier à offrir, ni de grâce à recevoir; entre eux c'était une haine de famille, dans toute l'exaspération de son orgueil. Témoudjine demanda simplement à son cousin quel genre de supplice il choisissait; Djamouka répondit: « Celui que je te réservais, si je t'avais pris: la mort lente »; c'est l'atroce torture chinoise des articulations coupées; la coutume mongole ne permettait pas de l'appliquer à un prince, surtout à un descendant « de la pure lumière ». Si la bravade est bien d'un Niroun, le fait d'y répondre n'est pas d'un Bordjiguène. Témoudjine, méticuleux observateur de la coutume, ne releva certainement pas un défi qui était une insulte, et fit, sans doute, périr son cousin par strangulation avec une corde d'arc en soie, ou par suffocation, entre des tapis de feutre, sans répandre le sang noble, conformément au droit et à la loi mongole.

Après la défaite et la mort du Tayang, son chancelier, dégagé par le fait du serment de fidélité à son maître, avait passé au service de Témoudjine, en lui remettant les sceaux du royaume naïmane. La biographie chinoise des « grands hommes de l'époque mongole » l'appelle *Ta-ta-tung-Ko*¹. Il était Oïgour de naissance, le premier en date² de ses nombreux compatriotes qui peuplèrent les chancelleries et les bureaux mongols, et accaparèrent la plupart des postes

1. Voir la traduction de la biographie dans Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 61.

2. Pendant la période mongole, bien entendu. Depuis longtemps les Oïgour jouaient un rôle politique considérable hors de leur pays.

administratifs sous le Tchinghiz Khan et ses premiers successeurs. Témoudjine le fit garde des sceaux, et le chargea d'enseigner la langue et le droit oïgour à ses fils; nous le retrouverons chancelier de l'un d'entre eux, Ogodai, qui lui décerna ce grand honneur à la chinoise, d'un titre posthume héréditaire. C'est sans doute l'influence des bureaucrates oïgour qui fit définitivement adopter leur alphabet national, emprunté au syriaque, par les Mongols et par les Mandchous, triomphant de l'écriture chinoise, et faisant disparaître jusqu'aux dernières traces de l'ancien alphabet ture, qui figure à la place d'honneur sur la stèle de Keul Tékiné. Un autoritaire comme le Tchinghiz Khan n'eût sans doute pas confié l'éducation de ses enfants à un Oïgour, si la morale et la politique du *Koudatkou-Bilik* lui avaient déplu.

Les projets de Témoudjine sur les Turcs de la Pentapole, de l'Hexapole, et des Marches de Transoxiane, évidents par le soin qu'il apporte à se les concilier, et par la précaution qu'il prend de faire apprendre leur langue et leur littérature à ses enfants, le décidèrent à rapprocher de l'ouest le siège de son gouvernement. En 1206, il prit son parti, déplanta les étendards de sa famille et de ses génies tutélaires, pour les porter de Deligoun Bouldak en pays naïmane, à la vieille capitale turque, à Karakoroum. L'acte était décisif; planter ses étendards à Karakoroum, c'était relever l'ancien empire hioung-nou, c'était prendre le titre impérial; Témoudjine le prit. Avec le scrupule de légalité qui caractérise son genre particulier de despotisme, il avait d'abord réuni le *Kouriltai*, l'assemblée générale des Tarkhans ou grands possesseurs de francs-alleux¹, comprenant les dignitaires, les Ot djiguines,

1. Je prends ce mot, plus intelligible pour le lecteur, faute d'un autre. C'est, en somme, celui qui serre de plus près la réalité. La terre *Tarkhan* est exempte de taille, charges et redevances, et le *Tarkhanlik* héréditaire peut être accordé, soit à la famille, soit à la terre comme on le voit par une

« gardiens du foyer », détenteurs de la propriété territoriale, les capitaines chefs de bandes, les chefs héréditaires des tribus; c'était le congrès national qui nommait les *Khagans* et les *Il-Khans*, « Rois des Nations », leur faisant prêter serment, réservant, pour chacun de ses clans, son droit particulier. De ce titre usé, de ce pouvoir limité, Témoudjine n'en voulait plus; ce qui lui fallait, c'était l'autorité souveraine, n'ayant d'autres bornes que la loi, consentie une fois pour toutes; le Kouriltaï la lui accorda; il était *Soutou Bodgo* « Fils du Ciel »; il devint *Tchingghiz Khan*, « Seigneur Inflexible, Inébranlable, Absolu »; c'est, du moins, le sens que représente le mot « *Tching* », en mongol; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il n'y aurait rien d'impossible à ce que *Tching-Ghiz* ne soit la transcription du vieux titre que portait le Khagan des Hioung-Nou « *Tchen-Yu* »; on a vu, plus haut (p. 287 et 88) le sens de ce mot, qui signifiait « Illustre, Resplendissant »; le synonyme en dialecte oïgour de la stèle de Keul Tékiné, est « *Ili* ».

Que le titre pris par Témoudjine signifie « Resplendissant », ou qu'il signifie « Inflexible », à ces deux sens, le nouvel Empereur n'a pas menti. La loi, il l'apportait, jurait de la garder, de s'y soumettre le premier; c'était le *Yassak* et le *Toura*, « le Yassa de mauvais augure et le Tourah blâmable »¹, comme l'appelèrent les musulmans; les deux mots sont turcs; le premier signifie Règlement, le second Usage, Droit coutumier, Ordonnance. De ce Règlement militaire qui codifiait les anciens Usages turcs et mongols, de cette rude discipline, sa vie durant l'Empereur Inflexible resta le strict exécuteur et le ponctuel esclave. Aucun despote n'a si fidèlement respecté le pacte conclu entre ses peuples et lui;

charte de Timour III Guireï, publiée par M. Vambéry à la suite du *Koudathou Bilik*, p. 172.

1. Khondémir. Extraits par Defrémery, p. 53.

dans les plus terribles rigueurs du Tchinghiz Khan, ses pires ennemis n'ont pu découvrir l'apparence d'un caprice. Ses pires tyrannies sont l'exécution littérale du Règlement et de l'Ordonnance. Aucun contemporain ne s'y est trompé : Joinville et Marc Pol, les plus directement informés, ne voient en lui que le ferme législateur.

« Il mourut, dont ce fut grand dommages, pour ce qu'il estoit preudomme et sage », dit Marc Pol¹. « Il procura paix », dit Joinville.

L'unité que l'Empereur Inflexible exigeait dans la loi et dans l'exercice du pouvoir, les événements l'avaient réalisée dans le peuple. Ce Kouriltaï qui acclama Témoudjine pour son Tchinghiz Khan, cette assemblée où figuraient dix-neuf peuples turcs et tOUNGOUZES avec vingt-six tribus mongoles proprement dites², ne représentait plus une confédération de tribus, mais une nation homogène, dans laquelle l'autonomie des tribus était brisée; sans doute, chacun se souvenait de sa généalogie, mais à titre personnel; tous ensemble, ils n'étaient plus ni Nékrine, ni Ourmangout, ni Oïrad, ni Taïdjiout, ni Tatar, ni Mergued, ni Naïmane, ni Kéraït, ni Barlass, ni Barine, ni Arlad, ni Djélaïr. Ils étaient Mongols, les Mongols Bleus, la première nation du monde. Hautement, le Tchinghiz Khan le leur dit, quand devant le Kouriltaï, sur la butte de Deligoun-Bouldak, entouré des étendards sacrés, ayant à ses côtés le grand saint Gueuktché descendu du ciel, il jura le pacte national : « Ce peuple... qui envers et contre tous, sans regarder à mes peines et périls, s'est fait inséparable de ma personne, ce peuple qui d'un cœur égal, acceptant joies et douleurs, a donné ce grand corps à ma forte pensée... Ce peuple, pur comme le cristal de roche, qui parmi tous dangers a fait rayonner sa loyauté

1. Édition Pautier, I, 183.

2. Voir la liste dans Abou'Ighazi, p. 38 à 63.

jusqu'au but de mes efforts, je veux qu'il s'appelle les *Mongols Bleus*¹; au-dessus de tout ce qui se meut sur terre, qu'il grandisse et s'élève². » Sans doute, le discours attribué par la légende mongole au Tchinghiz Khan ne reproduit pas exactement les paroles qu'il a prononcées, dans cette journée solennelle où il fut véritablement sacré par la volonté nationale, où il prit, d'une main forte, l'héritage des empereurs Hioung-Nou, et des Khagans turcs; mais chaque action de sa vie sert de témoin à la harangue que lui prête son descendant, Sanang Setzène; vraiment, à partir de ce jour, la nation mongole existe, autonome, homogène, et sous la direction de son Empereur Inflexible, elle va grandir et « s'élever au-dessus de tout ce qui se meut sur terre ». Si le discours légendaire ne reproduit pas la harangue du Tchinghiz Khan, il en donne certainement l'esprit; le souffle menaçant de la bête y est.

Relever la bannière de l'empire hioung-nou, et de son héritier, l'empire turc, c'était déclarer la guerre à la Chine du Nord, à « l'enceinte dorée ». Personne ne s'y trompa. Peut-être y eut-il de l'opposition, au sein même de la nation mongole; les chroniques turques et musulmanes racontent que le grand saint Gueuktché fit grise mine, et que le Tchinghiz Khan chargea son assommeur ordinaire, son frère Djoudji le Tigre, de le débarrasser d'un aussi dangereux censeur; les Chinois et les Mongols ne disent mot de l'affaire, ces derniers, bien naturellement, puisque le Tchinghiz Khan ne peut être, pour eux, qu'un précurseur de la conversion au bouddhisme, et que Gueuktché ne doit pas être assassiné dans une pieuse histoire écrite pour l'édification des fidèles. Toujours est-il que, dès l'année 1207, qui suit son élévation à l'empire, nous voyons le Tchinghiz Khan en mouvement,

1. *Bleu*, dans le sens de « céleste, saint, noble ».

2. Sanang Setzène, p. 71.

combinant avec une méthodique activité tous les éléments nécessaires pour une guerre contre les Kin, se garant à l'ouest, achevant de s'assurer au nord, intrigant à l'est, prenant pied au sud, où il prépare le terrain militaire, et se ménage des alliances.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre qu'en 1207, une attaque directe sur les points vitaux de l'empire d'Or, c'est-à-dire sur la presqu'île du Liao, sur la Mandchourie et sur Pékin, était impossible, venant de Karakorum, du haut Orkhon, où le Tchinghiz Khan avait si audacieusement restauré l'ancien empire turc. Avec deux ennemis irréconciliables comme Guchlug et Tokta Begui sur son flanc, installés dans la Pentapole du Pé-Lou, si riche en ressources de toute espèce, avec les tribus insoumises ou mal ralliées, flottantes et douteuses, toujours suspectes, qui tenaient le pays entre la Pentapole et l'Irtyche, Témoudjine ne pouvait rien risquer au loin, dans la direction de l'est; mais au sud, sans aller aussi loin que le Liao, sans perdre de vue le redoutable Guchlug, sans cesser de surveiller les Kirghiz du nord, sans perdre le contact avec les Oïgour si travaillés, si caressés, la jeune nation mongole pouvait tenter une entreprise de risque médiocre, de succès presque certain, de gloire retentissante et de haute conséquence; avec cela, l'inappréciable avantage, par le seul fait qu'on tentait l'aventure, de rassurer les Kin, de les endormir, car c'était un ennemi à eux qu'on attaquerait, et de faire des avances aux Song, car en poussant dans la direction du sud, on pouvait leur expliquer qu'on rompait la barrière qui les séparait des Turcs; on pouvait leur dire qu'on venait se mettre coude à coude avec eux contre l'ennemi commun, contre l'usurpateur mandchou. En attaquant l'empire de Hia, le pays actuel des Tangout, au sud des monts Mona-Khan, à l'ouest du grand coude du Fleuve-Jaune, au nord du Tibet, le Tchinghiz Khan gardait